

L'émancipation des Canadiens-Français

L'autre jour, j'entendais des amis discuter les grandes questions sociales. Les avis étaient partagés. Les uns croyaient que, dans le monde européen, il existe une vaste conspiration contre l'ordre social et religieux, laquelle est destinée à se ramifier sur tous les points du globe terrestre ; que les moyens employés par les conspirateurs sont l'hypocrisie, la perfidie, la corruption des mœurs, l'appel aux passions mauvaises, l'exploitation habile de la faiblesse du cœur humain ; que les symptômes du mal qui fait tant de ravages dans les vieux pays se font remarquer en Amérique, même sur les bords du St. Laurent, en pleine province de Québec ; qu'il est temps pour les Canadiens catholiques de se réveiller, de sortir de leur assoupissement, car, comme dit l'Écriture Sainte, " déjà la cognée est à l'arbre. " Attendre davantage, c'est s'exposer à avoir un triste réveil.

Quelques autres opinaient dans un sens contraire.

Le danger n'est pas encore imminent, disaient-ils, et il faudra encore bien des années pour convertir les Canadiens aux doctrines erronées des libres-penseurs.

Je partage l'opinion des premiers. Je crois que le mal existe et que le danger est imminent, immédiat même.

Parcourez nos campagnes de la province de Québec si canadiennes, si françaises, naguère si profondément imbues de l'esprit de foi, de soumission, d'obéissance et de respect à l'égard de l'enseignement donné du haut de la chaire de vérité, ou pour la personne du ministre de Dieu, pour le clergé et l'épiscopat, et vous serez surpris de constater combien est déjà grand le nombre de ceux qui s'arrogent le droit de critiquer, de discuter, de blâmer, de condamner sans cérémonie la conduite comme la parole, les conseils, la prudence du curé en maintes circonstances.

Oui, très nombreux sont les Gros-Jeans qui, en toutes matières, veulent en remontrer à leurs curés et aux plus hautes autorités religieuses. Il passe sur nos têtes un souffle impur qui asphyxie les intelligences, un vent de révolte qui tend à toujours

mettre le pasteur en antagonisme avec son troupeau et à le constituer sans cesse en défaut.

Quelle est, parmi nous, la cause productrice de cet état de choses déplorable ?

Ce sont, évidemment, les doctrines libérales, rationalistes et naturalistes qui, en proclamant la liberté de penser, la liberté des cultes, la liberté de conscience, en exaltant outre mesure les droits de la raison et de la nature, ont affaibli ou fait perdre la foi en Dieu, et, par suite conséquente, à son Eglise.

La foi étant perdue, l'esprit ne cherche plus qu'à s'affranchir de tout lien pouvant le rattacher à l'Eglise, envers laquelle il se déclare libre et indépendant.

Or, c'est précisément ce sentiment d'indépendance que les libres-penseurs et tous ceux qui font la guerre à l'autorité religieuse exploitent à l'effet de mieux assurer leur succès, de mieux racoler à leur suite quelques partisans, victimes de leurs subtiles manœuvres.

Comme, pour couvrir leurs funestes desseins, il faut étiqueter la marchandise d'un emblème alléchant, on met de l'avant un mot sonore : le progrès.

Au nom du progrès, on se croit autorisé à tout faire, à tout démolir pour reconstituer selon les nouveaux principes. Et pour faire valoir l'excellence de ces nouveaux principes, il faut une presse, des journaux, des associations, des écrivains, des orateurs qui publient, écrivent, prêchent, prônent à tous les vents du ciel les avantages du progrès,

Ces admirateurs enragés du progrès poussé jusqu'à ses dernières limites s'appellent progressistes. Ces progressistes ne doutent de rien et prétendent gravement que la force extensive du progrès, qui est illimitée, va faire subir au monde actuel une évolution politique, sociale et religieuse infiniment supérieure à tout ce qui existe aujourd'hui.

Nous aurons alors, je suppose, une promiscuité où l'homme, la femme, le vice et la vertu ne pourront plus être distingués.

Pour promouvoir et accélérer cette gentille transformation, les progressistes ont leurs organes attitrés. L'un des derniers que j'ai sous la main annonce que son programme est progressif, indépendant ; il s'occupera *particulièrement d'économie politique et sociale, de critique religieuse et philosophique.*

C'est cela ; sous prétexte de critique religieuse et philosophique, ce journal prônera des théories et des doctrines fausses, erronées, condamnables et souvent condamnées à tous les points de vue.

C'est le programme obligé de toutes les feuilles comme de

toutes les associations qui se destinent à prêcher la controverse.

A titre de progressiste et d'indépendante, la libre pensée aura ses coudées franches et s'occupera d'une façon toute particulière d'économie politique et sociale, afin de préparer les esprits à la future évolution !

En effet, tout bon progressiste doit commencer par prêcher de nombreuses innovations dans l'ordre politique, social, religieux et philosophique.

C'est la prétention des progressistes que, vers cette fin de siècle, rien n'est à sa place et qu'il faut frayer une nouvelle voie au XXe siècle. Tout l'état actuel de notre société est sujet à leurs critiques, mais surtout la religion catholique.

Les anciens Romains disaient : *Delenda est Carthago*. Les progressistes clament sans cesse : *Delenda est ecclesia catholica*.

Et ils sont indépendants.

L'indépendance est leur propre. C'est un appât jeté à la faiblesse du cœur humain. L'homme est ainsi fait qu'il aime toujours à passer pour agir *ex motu proprio*. Nous possédons tous, au fond de notre nature, corrompue par la faute originelle, un levain d'orgueil que l'impiété cherche constamment à exploiter.

On dit au catholique : " Tu crois à l'Eglise ? Eh bien, tu n'es point libre ; tu ne penses pas par toi-même ; tu n'es pas indépendant ; tu es sous la tutelle de ton curé, de ton évêque, du Pape. Emancipes-toi et tu verras la lumière. Tu verras que l'enseignement de l'Eglise n'est pas conforme aux données de la science. Romps avec elle, regarde ce qui se passe autour de toi, juges par toi-même et tu vas tout de suite constater que l'Eglise est stationnaire, sinon rétrograde, pendant que la science marche de l'avant, fait des progrès immenses et s'avance, radieuse, à l'assaut du rocher de Pierre. Enrôles-toi sous le drapeau de l'indépendance, où toutes les énergies sont vives, où toutes les initiatives peuvent se déployer librement, pendant que l'omnipotence de Rome arrête l'élan de l'activité. Alors, oh ! alors, tu connaîtras les jouissances de la liberté de la parole et de la pensée, jouissances qui sont l'apanage exclusif des esprits forts, des seuls hommes indépendants. La dépendance catholique tue la virilité, émousse les caractères, affaiblit les intelligences et entrave les progrès de la science."

Voilà ce que signifie l'indépendance des progressistes et pourquoi ils jettent à la figure des catholiques ce mot fameux : Obscurantisme.

Au moyen de l'indépendance, les progressistes croient pouvoir révolutionner tout l'ordre social et religieux. En effet, le moyen est bon pour démolir, mais tout à fait impuissant pour reconstruire. Si l'homme se déclare indépendant des principes

religieux, il le sera bien davantage dans l'ordre social, politique, philosophique ou théologique. Après s'être arrogé le droit de tout juger à sa guise, il se déclarera de même indépendant de tout principe, même de Dieu, son créateur, sa cause première et sa fin dernière.

Nous aurons là un athée.

C'est l'histoire de tous les indépendants progressistes dont les évolutions finissent toujours par conduire à ces extrémités.

Comme vous voyez, chers lecteurs, il est joli le programme progressiste. Ceux qui l'adopteront sont certains d'arriver aux mêmes conséquences absurdes.

Mais, de même que la vertu, le vice a ses degrés. Les adeptes ne peuvent, d'un seul bond, se placer à la hauteur des maîtres énonouvelles doctrines. Il faut leur préparer les voies, faire leur éducation en donnant aux profanes une chance de tomber dans le panneau.

C'est pourquoi, en toutes occasions, les maîtres progressistes se lancent dans des discussions à perte de vue et dans des critiques acerbes lorsque, dans un pays catholique, s'agitent les questions de réforme sociale-religieuse.

Une question qui paraît être de rigueur pour eux est la réforme de l'instruction publique. L'éducation de la jeunesse les intéresse au plus haut degré, car c'est par elle qu'ils espèrent assurer le triomphe de leurs utopies malsaines et ils veulent la façonner à leur ressemblance. Une fois maîtres de la jeunesse, ils le seront des générations qui suivront.

Tel est le plan maçonnique dont l'exécution est confiée aux progressistes.

La question de réformer l'instruction publique est une question à l'ordre du jour dans notre province de Québec, personne ne peut le nier.

Si vous voulez connaître la portée et le but des réformes demandées, lisez les journaux et les discours de ceux qui crient le plus fort en faveur de la réforme. J'ouvre au hasard une feuille progressiste qui clame que "*L'instruction publique, obligatoire et laïque doit assurer l'émancipation ministérielle et sociale des Canadiens-français.*"

Attrapez, ministres, membres du parlement, naïfs profanes, gouvernants et gouvernés, vous tous qui tenez encore à l'enseignement religieux dans nos écoles, vous n'entendez rien en fait de progrès ; vous êtes des arriérés, des rétrogrades, des gens du moyen-âge, quoi !

Mais ce n'est pas tout. La même feuille vous décoche encore le trait suivant :

“ La marche du progrès est ardente, mais la résistance de l'obscurantisme est formidable ; au mouvement, il oppose l'inertie, et, en attendant le triomphe de la raison, du bon sens, du progrès, le système éducateur pèsera sur la jeunesse de toute la force de sa bêtise, et continuera l'œuvre d'abrutissement qu'il a si supérieurement conçue et pratiquée, en dépit des impuissantes révoltes de quelques hommes d'élite qui se sont insurgés contre son action dissolvante.”

Au même endroit, l'auteur de cette tirade se désole à la pensée qu'avant de voir la réalisation de ses rêveries, il est probable que plusieurs “générations fortes, stérilisées par l'ignorance, resteront encore plongées dans les ténèbres.”

Pourvu que ce ne soit pas dans les ténèbres extérieures et qu'elles aient le ciel en partage, je n'y vois pas de mal.

Tout de même, je concède que pour un pareil progressiste, c'est un peu déconcertant.

Je ne sais si vous êtes de mon avis, mais, moi, je trouve que cela ressemble terriblement à une bouffonnerie franc-maçonnique. Tout y est ; la kyrielle est complète : Emancipation, instruction obligatoire et laïque, l'obscurantisme, les ténèbres, la marche du progrès, le mouvement, l'inertie, le triomphe de la raison, du bon sens, du progrès, la force de la bêtise, l'œuvre d'abrutissement, les impuissantes révoltes de quelques hommes d'élite, action dissolvante.

C'est bien là le vocabulaire du maçonnisme, n'est-ce pas ? Hélas ! trois fois hélas ! oui, pas de doute possible à ce sujet.

Je fais ces citations dans le but d'édifier ceux qui peuvent avoir des doutes sur le compte de certains petits groupes de Canadiens qui travaillent ferme à notre émancipation, en termes maçonniques ; en bon français, cela veut dire : abandon, négation de la foi, de Dieu et de son Eglise.

Pour être émancipés, il faut devenir renégats.

Au moment de clore cet article, il me tombe sous les yeux une phrase d'un grand progressiste de France, professeur de physique expérimentale. Dans un discours, prononcé à l'ouverture d'un cours public, sur les bienfaits de la science, il s'écrie :

“ Quels que puissent être les événements de la vie, messieurs, la Science rend l'homme supérieur à tous. Elle lui montre la lumière. Elle éclaire les obscurités de son chemin. Elle le console des déceptions. Elle le défend des passions. La Science, messieurs, c'est la vérité ! ”

Ici le mot *science* tient la place du mot *religion*, dont l'orateur lui fait jouer le rôle salutaire. D'après ce fervent adepte de la science, la religion devient bien inutile, puisque la science exerce exactement les mêmes fonctions !

C'est la prétention des progressistes de tous les pays, et c'est au moyen de telles affirmations habilement lancées qu'ils entendent émanciper non seulement les Canadiens français, mais encore l'humanité toute entière.

Canadiens, mes amis, soyons sur nos gardes. Les doctrines malsaines d'Europe ont traversé l'océan ; elles sont à nos portes ; elles nous guettent et nous menacent. Le péril est imminent.

Ouvrons les yeux et faisons face à l'ennemi, pendant qu'il en est temps. Suivons l'avis de notre chef, l'immortel Léon XIII. Arrachons à la franc-maçonnerie et à ceux qui font son œuvre, qu'ils s'appellent libéraux, rationalistes, naturalistes, progressistes, peu importe, arrachons-leur le masque dont ils se couvrent, car tous appartiennent à la "synagogue de Satan."

MARC-ANTOINE.

Une apôtre espagnole en Angleterre, Luisa de Carvajal

L'article suivant est extrait du *Mois littéraire et pittoresque*, livraison d'avril 1899 :

Au début du XVII^e siècle, dans l'Angleterre détachée de l'Eglise romaine, la profession de catholicisme était devenue un délit, presque un crime. Ceux qui font honneur à la Réforme d'avoir introduit la "liberté de conscience" pourraient feuilleter avec fruit, dans les poussiéreuses archives anglaises, les récits d'il y a trois cents ans ; ils se feraient tout de suite une idée juste du degré de tolérance auquel se haussèrent les premiers Réformés.

Les souverains hérétiques de l'Angleterre tissèrent, en très peu d'années, tout un réseau de lois, à mailles implacablement serrées ; à travers ce réseau, l'âme catholique ne pouvait point respirer, fût-ce même à la dérobée. Il semblait que la qualité de catholique fut incompatible avec celle d'Anglais, et que la fidélité à la vieille religion fût un acte de lèse-majesté et de lèse-patrie. La mort était le châtement usuel de cette fidélité. Colporter en Angleterre une bulle pontificale, donner l'absolution, la recevoir, était des fautes passibles de mort.

Il fallait une permission à un catholique pour voyager ; il lui en fallait une autre pour posséder un cheval valant plus de cinq livres ; toujours suspect, toujours soumis à des règles d'exception, c'est en payant des amendes successives qu'il achetait au jour le jour le droit de vivre ; s'abstenir des offices anglicans coûtait vingt livres par mois, payables au trésor royal. Le père catholique qui voulait envoyer son fils à l'étranger, pour le faire élever dans la foi traditionnelle, courait le risque de se ruiner à

moitié et de ruiner complètement l'enfant : car aussitôt, personnellement, il devait au souverain une amende de cent livres ; et le fils expatrié devenait incapable d'hériter. Malheur aussi aux capitaines de vaisseaux qui transportaient sur le continent les jeunes enfants catholiques ; il y avait des textes de lois sévères, inévitables, pour châtier leur forfait. Pendant plus d'un siècle, en Angleterre, on ne put être catholique qu'en cachette, et l'imagination fervente de ceux qu'on appelait les " papistes " devait multiplier les artifices et les stratagèmes pour avoir la possibilité d'honorer Dieu comme leurs ancêtres l'avaient fait.

Quand, aux environs d'une petite ville, une certaine quantité de linge s'étalait sur les prairies ou séchait le long des haies, le petit nombre d'habitants qui recélaient la foi catholique au fond de leur cœur comprenaient tout de suite que, le lendemain, un inconnu surviendrait, qui serait un prêtre déguisé et qui leur apporterait le réconfort de sa parole et des sacrements : c'était là le signal de convention pour s'avertir, entre catholiques, du passage du représentant de Dieu. On montre encore aujourd'hui, dans les murailles de quelques vieux manoirs, des cachettes aménagées pour le prêtre fugitif : il y disait la messe à l'aurore, y prêchait à la tombée du soir, et la vigilance des gens de police était ainsi mise en défaut, à moins que, dans leurs perquisitions brutales, ils n'explorassent à coups de pioche la profondeur des murs.

La terrible situation des catholiques anglais n'était point ignorée à l'étranger. *Salvete, flores martyrurum !* disait respectueusement saint Philippe de Néri aux jeunes clercs d'origine anglaise qu'il rencontrait dans les rues de Rome. Le pape Grégoire XIII, en 1580, avait béni spécialement une association fondée par un catholique d'Angleterre, Georges Gilbert, pour venir en aide aux missionnaires ; cette association trouvait des prêtres dans les Séminaires anglais de Reims, de Rome et de Valladolid ; elle trouvait des ressources un peu partout. Les gouvernements du roi catholique d'Espagne étaient avertis par leurs ambassadeurs des périls que couraient les catholiques en Angleterre ; et, plus d'une fois, les dépêches diplomatiques contiennent le récit de cortèges funèbres qui conduisaient des catholiques anglais vers le gibet ou vers l'échafaud, et auxquels assistaient, avec une piété respectueuse mais impuissante, les représentants des souverains catholiques. Il y avait, dans l'âme espagnole, grande pitié pour le royaume d'Angleterre et pour les coreligionnaires de là-bas ; et des historiens récents, Lady Fullerton en Angleterre (1), Mme la comtesse de Courson en France (2), ont fait revivre, d'une vie devant laquelle on s'agenouille, la physionomie d'une grande dame d'Espagne qui incarna, d'une merveilleuse façon, le souci du peuple espagnol pour les intérêts du catholicisme anglais : elle s'appelait Luisa de Carvajal et, bientôt peut-être, sera mise sur les autels.

I

C'est en 1568 qu'elle naquit, dans une grande famille d'Estramadure. Le sang espagnol, à ce moment du XVI^e siècle, demeu-

(1) *Life of Luisa de Carvajal*, Londres, Burns et Oates, 1876.

(2) *Quatre Portraits de Femmes*. Paris, Didot, 1895.

rait généreux et devenait impatient ; les descendants des anciens chevaliers voulaient continuer d'agir et n'avaient plus rien à faire. Pendant huit siècles, pied à pied, on avait lutté contre les Maures ; on les avait, à coup de chevauchées, expulsés de la péninsule ; et tout le long de cette période, l'Espagnol s'était accoutumé à vivre comme dans un camp. Un jour vint où le combat cessa faute de combattants : la victoire même fit chômer l'Espagnol. Mais il conservait en lui des énergies incoercibles, un besoin de dévouement qui ne se payait point d'illusion ; il portait en lui, si l'on ose ainsi dire, la fatalité de l'action chevaleresque. Cervantès l'en railla, et, comme tous les ironistes, essaya de faire rire de ce qui était grand. Mais deux hommes surgirent, guides et sauveurs de l'originalité espagnole : Fernand Cortès traça pour ses compatriotes, à travers l'Océan, un sillage qui ne s'effaça point ; et, dans ce sillage, tous ceux qui avaient des âmes d'aventurier s'engagèrent ; saint Ignace de Loyola, s'armant d'un zèle nouveau pour l'Eglise romaine, enseigna des méthodes inédites de prosélytisme, et tous ceux qui avaient des âmes d'apôtre furent fascinés. Dans tout chevalier du moyen âge, le goût d'aventures et le besoin d'apostolat s'unissaient en un harmonieux mélange : Fernand Cortès et Ignace de Loyola se partagèrent, au XVII^e siècle, la descendance des âmes chevaleresques ; et l'Espagne, grâce à ces deux hommes, eut de quoi s'occuper. Voilà le cadre où doit être replacée la physiologie de Luisa de Carvajal, si l'on veut la bien comprendre ; il la faut mettre à part dans le groupe d'âmes d'élite sur lequel plane la haute figure de saint Ignace.

L'enfance de Luisa fut triste et dure : à quatre ans, elle était orpheline. Elle eut à subir la tutelle d'une gouvernante sévère. Elle perdit une tante qui l'aimait tendrement, et passa chez un oncle dont l'affection, très sincère, avait quelque chose de peu communicatif et d'assez altier. Son âme, ainsi ballottée, sentit vite la fragilité de tout ce qui n'était pas Dieu. Ayant des infantes pour camarades, elle vit de près la cour ; elle y joua, y souffrit aussi, — comme l'on souffre souvent lorsqu'on a le courage d'avoir un idéal et l'audace d'en rapprocher la réalité. Lorsque son oncle fut nommé vice-roi de la Navarre, elle l'y suivit à Pampelune : et de même que saint Ignace, un demi-siècle plus tôt, avait reçu sous les murs de Pampelune la blessure qui fit de lui un saint, de même c'est à Pampelune que Luisa de Carvajal se voua définitivement à la cause de Dieu.

Elle avait alors onze ans. Le vice-roi, comme beaucoup d'Espagnols de cette époque, avait tout ensemble le goût du grandiose et le goût de l'ascétisme : il n'eût supporté nulle atteinte à la dignité de son office, et lui-même, en secret, s'humiliait et se martyrisait. Comme vice-roi, il affectait une certaine emphase ; comme chrétien, il s'abaissait jusqu'au néant. De Luisa, il voulut faire une ascète. "Moins vous parlerez aux créatures, lui disait-il, plus vous serez intime avec Dieu, ses anges et ses saints." Et Luisa se séquestrait, afin d'être plus intime avec Dieu. Son oncle espérait que cette intimité croissante de Luisa avec le Christ serait ratifiée et couronnée par des vœux religieux : Luisa ne crut point que Dieu l'y appelât ; elle ne voulait ni le mariage ni le couvent ; jamais l'auguste tradition des premiers siècles, d'après laquelle la "vierge"

laïque peut à sa façon servir l'Église, n'a disparu, ni des desseins de Dieu, ni de la vie catholique ; et Luisa, tout comme les vierges d'autan avec lesquelles correspondait ou conversait saint Jérôme, demeurait exposée aux périls du monde, avec l'honneur de les affronter, la gloire de les corriger, la joie de n'appartenir qu'à Dieu seul, et l'espoir de faire du bien.

Tels étaient ses sentiments lorsqu'à l'âge de vingt-six ans elle perdit son oncle. Alors, louant une maison à Madrid, elle rassembla autour d'elle quelques femmes de moindre rang ; et une communauté se forma, dont elle, la fondatrice, fut bien souvent la servante. Le monde s'étonna, et les amours-propres surpris se vengèrent par des sourires : pourquoi une fille de haut rang donnait-elle cet exemple ? L'héroïsme choque comme une singularité ; la raillerie qui cingle, le regard qui toise avec pitié, espèrent parfois en avoir raison. Mais, quand Dieu est à la racine de l'héroïsme, le coup d'œil hostile n'est point remarqué, la parole hostile n'est point entendue. Luisa persévéra, et les sympathies descendirent vers elle ; la reine et les grandes dames venaient voir la déclassée et demander conseil à la pauvre de Dieu. Car pauvre elle vivait, pauvre elle voulait vivre ; elle réservait sa fortune pour une grande œuvre.

II

Toute jeune encore, en 1581, elle avait lu une lettre de l'ambassadeur d'Espagne à Londres, où était raconté le supplice d'un martyr anglais. Le souvenir en fut ineffaçable. L'évocation des catholiques qui souffraient là-bas obsédait complètement sa pensée ; dans la chapelle de Pampelune, dans sa réclusion de Madrid, ces lointains inconnus, confesseurs ou martyrs, lui tenaient compagnie ; elle les voulait voir, elle les enviait. Lorsqu'elle se donnait la discipline : " Ce ne sont pas ces chaînes légères que je désire, disait-elle ; ce sont les fers des martyrs d'Angleterre ! " Elle avait l'attrait de l'Angleterre : tout Anglais qui passait par Madrid, soit qu'il s'en allât du collège de Valladolid pour évangéliser sa patrie, soit qu'il vint clandestinement de là-bas étudier à Valladolid, devenait pour Luisa un ami. Elle crut sentir, — et ses confesseurs justifiaient cette intuition, — que l'Angleterre était le poste où Dieu la voulait : sa vocation disait-elle, était " persistante, efficace et longuement examinée ".

En 1604, sa décision fut prise : elle donna à l'Angleterre sa fortune. En 1605, sa décision fut complétée ; elle donna à l'Angleterre sa vie. Sa fortune d'abord : une pauvreté réparable était-elle la vraie pauvreté ? Tant que Luisa gardait la faculté de battre en retraite vers la richesse, il ne lui semblait point qu'elle fût vraiment pauvre. Elle résolut de fonder en Belgique, à Louvain, un noviciat pour les Jésuites anglais : 20,000 ducats y furent affectés. Moins de douze mois après, légère des biens de ce monde, Louise de Carvajal quittait son pays. Paris, Saint-Omer furent ses étapes vers l'Angleterre, — vers " l'île des Saints ", comme on persistait à l'appeler malgré l'hérésie. A Paris, elle put dire adieu à l'Espagne : elle rencontra, au couvent des Carmélites de la rue d'Enfer, les religieuses espagnoles que le cardinal de Bérulle et

Mme Acarie y avaient installées. A Saint-Omer, elle prit contact avec l'Angleterre catholique ; les Jésuites anglais avaient dans cette ville un collège, et Luisa, un mois durant, réchauffa son âme et son courage à ce foyer d'exilés, avant de débarquer à Douvres au début du mois de mai de l'année 1605. Peu de temps s'écoula avant que la conspiration des Poudres, dont le roi Jacques Stuart rendit les catholiques responsables, ne fût l'occasion d'un nouveau déchaînement de rigneurs contre la vraie foi : Luisa avait été conduite en Angleterre irrésistiblement par l'attrayante idée du péril et de la souffrance ; elle avait préféré, à l'opulente sécurité qu'elle eût pu posséder en Espagne, des voies plus âpres vers le salut et Dieu lui faisait cette grâce de tenir en réserve pour elle toutes les aspérités souhaitées.

III

Luisa de Carvajal connut tout de suite les vicissitudes de la persécution. Elle fut abritée, pendant plusieurs semaines, dans un château où quelques prêtres catholiques trouvaient une discrète hospitalité ; la menace de visites domiciliaires la contraignit de fuir. Elle s'en fut à Londres, où une dame catholique la reçut, et l'appareil de rigueur dont étaient menacés les catholiques, à la suite de la conspiration des Poudres, intimida cette dame, qui pria Luisa de chercher un autre gîte. Alors, pour avoir un toit, elle dut faire une démarche dont son humilité et son besoin de silence l'avaient jusque-là dissuadée ; elle se fit connaître à l'ambassadeur d'Espagne, Don Pedro de Zuniga. Quelques chambrettes furent mises à sa disposition par l'ambassadeur ; deux jeunes filles se joignirent à elle pour les occuper ; et c'est de ce moment que date l'activité catholique de Luisa de Carvajal dans l'île des Saints.

Les premières semaines de son séjour furent atroces : son double rêve était déçu. Elle rêvait de voir, tôt ou tard, la foi catholique respectée, et partout à travers les rues des caricatures antipapistes l'offusquaient. Elle rêvait, tout au moins, d'obtenir le martyre à défaut du succès ; et elle n'eut point de peine à se convaincre qu'étant étrangère à l'Angleterre elle serait peut-être expulsée, mais jamais martyrisée. Ces déceptions, pourtant, n'eurent point raison de son courage. Elle écrivait à son frère : " L'amour de moi-même, mes aspirations naturelles vers la paix et le repos m'attirent vers l'Espagne et non vers l'Angleterre. . . . Je ne connais pas un cœur moins fait que le mien pour endurer les agitations et les malheurs de ce pays : pouvez-vous imaginer dès lors que je reste ici pour mon bon plaisir ou par une piété d'entêtement ? . . . Me voici, moi, faible de santé, sujette aux peurs et aux appréhensions nerveuses, très portée par nature à désirer l'estime et l'affection des autres, me voici dans un désert plein de loups dévorants, dans une maison pauvre et obscure, vivant d'aumônes, et cependant vous ne sauriez vous imaginer la paix et la tranquillité de mon cœur. . . . N'est-ce pas là le résultat d'une force surnaturelle qui vient de Dieu, grâce à laquelle je ne saurais me dérober à d'autres épreuves ni cesser de faire la volonté de Dieu."

La volonté de Dieu était que Luisa servît d'intermédiaire entre la charité catholique espagnole et les catholiques anglais, et qu'elle mit au service de la foi persécutée les énergies apostoliques qu'elle avait héritées des chevaliers ses ancêtres. Elle réalisa cette volonté jusqu'à épuisement. En sa qualité d'étrangère, elle pouvait posséder des livres d'apologétique ou de controverse ; grâce à ses livres, grâce à sa science de l'Écriture, elle était en mesure de donner d'insignes conseils aux prêtres et aux fidèles de l'Église romaine.

Un prêtre, un jour, emprisonné pour papisme, inclinait à signer une formule de serment par lequel il devait acheter son acquittement ; mais ce serment était comme un désaveu implicite de l'autorité du Pape. Luisa le lui fit comprendre : elle le dissuada ; et ce prêtre, qui préféra le martyre au serment hérétique, lui confia sa vieille mère en mourant. Par le fait de Luisa de Carvajal, l'Angleterre et le ciel comptèrent un martyr de plus. Elle avait le goût des prisons où s'entassaient les catholiques suspects ; elle les visitait, les reconfortait, les préparait à la mort. Son charme naturel et cette fascination qu'exerce toujours l'héroïsme séduisaient les geôliers ; elle obtenait pour ses coreligionnaires, non point un acquittement, certes, mais ces satisfactions intimes qu'une conscience délicate sait deviner et que les lois les plus rigoureuses permettent d'accorder. Une veille de martyre, elle rassembla autour d'elle, dans le cachot même, les deux prêtres qui devaient verser leur sang et un grand nombre de catholiques qui attendaient à leur tour le verdict ; et les geôliers étonnés entendirent retentir à leurs oreilles d'étranges cris d'allégresse qui fêtaient à l'avance l'imminent passage vers l'éternité. Le lendemain de l'exécution, elle se fit, en dépit des lois anglaises, l'hôtesse des cadavres ; elle les recueillit, les enveloppa, les porta chez elle en attendant qu'on les pût faire passer à l'étranger. L'immunité dont elle jouissait était précieuse pour les catholiques....

IV

Mais cette immunité même ne tarda point à être contestée. Les magistrats de Londres apprirent que, dans le quartier commerçant de la ville, une étrangère " papiste " avait prêché sa foi devant un auditoire improvisé. Luisa fut arrêtée. Elle se crut proche de mourir et remercia Dieu. " C'est un prêtre déguisé," criait la foule anglicane, et on voulait l'écharper. " C'est une grande dame d'Espagne," vint dire l'ambassadeur du roi catholique, et elle fut remise en liberté. Elle souffrit beaucoup de ce dénouement imprévu : le martyr lui échappait, elle fut inconsolable.

L'action pour elle avait deux charmes : celui de l'action même, et celui de la souffrance qu'elle espérait en recueillir. Elle continua d'agir, et toujours elle escomptait la fin glorieuse, l'effusion du sang. Autour d'elle la vie catholique rayonnait. Elle faisait des conversions : elle poussait les jeunes gens au sacerdoce ; elle rêvait d'une Congrégation enseignante pour l'instruction catholique des jeunes filles. Mary Ward, qui fondait à cette date l'institut aujourd'hui florissant des Dames anglaises, ne fit qu'exaucer, par là, un souhait ardent de Luisa de Carvajal. Sa maison

était un foyer de " papisme " : des dénonciations et son état de santé la conduisirent à s'installer ailleurs, dans un domicile moins suspect. Mais son âme, en quelque lieu qu'elle se cachât, demeurait,—elle aussi, elle surtout,—un foyer de papisme ; et George Abbott, l'archevêque anglican de Canterbury ne le lui pardonnait pas.

Une seconde fois, elle fut arrêtée. Elle était, en fait, victime de la fort mauvaise humeur du roi Jacques Ier, qui venait d'être réfuté par le théologien Suarès, et qui ne pardonnait point au savant Jésuite, d'avoir défendu contre ses maximes d'absolutisme le droit et la liberté de ses sujets. Suarès avait, au nom du Christ et de l'Eglise, réfuté les apologies de la tyrannie, dont Jacques Ier parsemait ses lourds et pédantesques écrits : Luisa de Carvajal, signalée à Jacques Ier comme une adhérente de cette foi catholique qui osait s'insurger contre l'arbitraire royal, expia par son emprisonnement la noble et légitime irrévérence du théologien. Elle crut bien, cette fois, qu'elle allait mourir. Elle comptait sans l'ambassadeur d'Espagne, qui parla fermement au roi et elle fut relâchée.

Sa désillusion fut immense : la mort s'était dérobée, et l'on peut dire, dans toute la force du terme, que Luisa de Carvajal prit le deuil de cette espérance. Ce deuil mina sa santé ; elle voulait le martyre, et le martyre ne voulait pas d'elle. Par surcroît, Philippe II, désireux de témoigner au roi d'Angleterre quelques complaisances politiques, fit inviter Luisa à se retirer dans les Flandres : ce fut pour elle le dernier coup. Il lui fut si cruel qu'elle s'alita, et que, le 2 janvier 1614, à l'âge de quarante-cinq ans, Luisa de Carvajal rendit l'âme sur la terre anglaise, dans une chambrette de l'ambassade d'Espagne. L'Espagne et les catholiques d'Angleterre versèrent sur son cercueil des larmes d'admiration.

Par l'influence quotidienne qu'elle avait exercée autour d'elle, par son apostolat incessant à Londres, Luisa de Carvajal avait à coup sûr rendu plus de services à l'Eglise Romaine, en Angleterre, que l'*Armada* elle-même, si le succès l'avait récompensée, n'eût été capable d'en rendre. Luisa formait des âmes. C'est à l'école de cette Espagnole que le catholicisme anglo-saxon apprit à confirmer ses adeptes dans l'audace de bien vivre et dans l'audace de bien mourir ; et lorsqu'on est tenté d'opposer à la prétendue stérilité religieuse des races latines l'épanouissement grandiose des races anglo-saxonnes, il sera peut-être permis d'objecter, sans être injuste pour celles-ci, que ce furent l'Espagne au XVIIe siècle et la France à la fin du XVIIIe siècle qui semèrent en Angleterre les germes d'une renaissance catholique.

J. ISTOR.

d'êt
fait
l'av
nait
en e
Don

de l
port
page
Dom
orato
que

un d

Fran
ner à
si Di
de M
en pe
envo
gnag

brille
la dé
" abf
ronne
press
" am

3
se ser
procl
tife e

Le mouvement catholique

AU CANADA

La colonie française de Notre-Dame de Lourdes, Man., vient d'être singulièrement favorisée. Un Français de France avait fait vœu d'envoyer au Canada un drapeau du Sacré Cœur si l'avenir d'une institution au sort de laquelle il s'intéressait devenait assuré. Son vœu ayant été exaucé, il a tenu sa promesse en envoyant un drapeau du Sacré-Cœur à la colonie dirigée par Dom Benoit, l'éminent collaborateur du *Mouvement Catholique*.

Naturellement, il y eut grande manifestation religieuse lors de la réception du drapeau. A la vue des couleurs françaises portant pour emblème le Cœur Sacré du divin Maître dont il propage la doctrine avec autant de zèle que de science et d'autorité, Dom Benoit exhala toute son âme dans un superbe mouvement oratoire. Nous en trouvons dans le *Manitoba* le résumé suivant, que nous sommes heureux de reproduire :

Nous avons là, sous les yeux, un ex-voto, une image sainte et un drapeau national.

1o Un ex-voto. Une personne pieuse de Lons-le Saulnier, en France, que je ne nommerai pas par discrétion, a promis de donner à une église du Canada un Drapeau National du Sacré-Cœur, si Dieu daignait, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de Marie Immaculée, sauver de la ruine une grande institution en péril ; l'œuvre a triomphé de l'épreuve ; la pieuse personne envoie à notre église ce riche don pour y être conservé en témoignage de sa reconnaissance.

2o Une bannière religieuse. Car au milieu de cet étendard brille l'image du Sacré Cœur de Jésus, de ce Cœur adorable, dont la dévotion réchauffe aujourd'hui toute l'Eglise, de ce Cœur, "abîme infini de miséricorde," que la plupart des chrétiens courent "d'épines" par leur ingratitude, autour duquel se pressent les âmes ferventes pour lui apporter la consolation d'un "amour pénitent."

3o Un Drapeau National. En effet, les catholiques de France se serrent de plus en plus autour du drapeau du Sacré-Cœur, pour proclamer la royauté du Dieu fait homme et devenu notre pontife et notre victime, pour protester contre la révolution, cette

filles sortie de l'enfer, pour obtenir les promesses de restauration universelle et de grandeur nationale qui ont été faites à la nation française pour le jour où elle se consacrerait au Sacré-Cœur.

Désormais cet "ex-voto splendide," cette "bannière sacrée" ce noble "drapeau de la France" sera déployé dans toutes nos solennités religieuses et patriotiques et porté en triomphe dans toutes nos processions. Nous l'étalerons pour aller à la rencontre du Consul de France, s'il daigne encore honorer notre colonie de sa présence, comme pour recevoir notre vénérable Archevêque qui a bien voulu jusqu'ici nous apporter, une fois, deux fois, trois fois chaque année, les bénédictions et les grâces de sa visite.

Nous le plantons dans cette église et auprès de ce monastère, bâtis en grande partie avec les aumônes de la France, sur les décombres de la première église et du premier monastère construits en totalité avec les aumônes de la France et consumés par le feu aussitôt que bâtis, au centre de cette montagne de Pembina, aujourd'hui toute couverte de paroisses de langue française : Notre-Dame de Lourdes, Saint-Léon, Saint-Alphonse, Mariapolis, Bruxelles, Saint-Claude, Saint-Oyend, Saint-Daniel, où sont établies trois communautés de religieux venus du tombeau du grand thaumaturge de la France-Comte, saint Claude, où s'élèvent trois couvents de religieuses envoyées par la grande cité des bonnes œuvres, la ville de Lyon, où fleurissent dix-sept écoles de langue française, dans cette terre qui sera à jamais, nous l'espérons, une terre catholique et une terre française.

Ajouterai-je : nous le dressons contre les hommes qui en ce pays sont les ennemis du nom français ? Dieu nous garde de précher des luttes de races ! Dieu nous garde de ne pas reconnaître qu'un grand nombre des Anglais du Manitoba sont respectueux de tous nos droits ! Mais à qui apprendrai-je qu'il s'en rencontre quelques-uns qui haïssent la langue française et voudraient l'éteindre en Amérique, fils de ces envahisseurs d'autrefois qui, pendant cent ans, guerroyèrent sur le beau sol de France pour en faire un royaume anglais, et de ces colons plus récents qui, alliés aux Iroquois, firent une guerre si terrible à nos pères sur les rives du Saint-Laurent ? La constitution du Canada repose toute entière sur le principe de l'égalité civile et politique des deux races ; la constitution du Manitoba est fondée sur la même base. Or, au mépris de la constitution du Canada et de la constitution du Manitoba, un parti d'anglomanes fanatiques a, en 1890, supprimé l'usage officiel de la langue française au parlement provincial et dans les cours de justice, a remanié les circonscriptions électORALES de manière à noyer le plus possible l'élément français dans l'élément anglais, et surtout a porté une main sacrilège sur les écoles de langue française. Contre eux, nous dressons notre drapeau, pour qu'il soit le signe de notre ralliement et une protestation permanente contre l'injustice accomplie, jusqu'au jour de la réparation totale. Ce drapeau nous dit, à nous français : "Union !" et crie à nos ennemis ; "Justice pour ceux que vous persécutez !"

Ces fiers accents, ces nobles et courageuses paroles indiquent suffisamment le cas qu'il faut faire de ceux qui persistent à pré-

tendre que la question des écoles est réglée à la satisfaction des catholiques manitobains.

Sa Grandeur Mgr Durieu, O. M. I., évêque de New Westminster, est décédé le 1er juin courant, à Vancouver, à l'hôpital du Collège St. Louis, après plusieurs semaines de maladie. Le vénéré prélat était entouré d'un grand nombre de membres de son clergé et, en particulier, de Mgr. Dontenville, son coadjuteur. Les funérailles ont eu lieu le 3 juin, à la mission.

Mgr. Paul Durieu naquit à Saint-Paul-de-Mons, diocèse du Puy, France, le 3 décembre 1830. Il fit ses études au Séminaire de Monistrol, étudia la théologie à Marseille et fut ordonné prêtre en 1854. Il vint en Canada cette même année comme prêtre de la Congrégation des Oblats et évangélisa durant plusieurs années la Colombie Anglaise, où son nom est partout vénéré. Il fut nommé évêque titulaire de Marcopolis, en juin 1875, comme assistant de Mgr. L. d'Herbomez, de la Colombie Anglaise. En 1890, il fut nommé le 1er évêque de New-Westminster, avec juridiction sur toute la Colombie Anglaise, moins l'île de Vancouver. Il a fondé la cathédrale de St. Pierre, le collège St. Louis, une académie pour les filles, l'hôpital Ste Marie et un grand nombre d'églises et d'autres institutions.

Mgr. Durieu, durant sa longue carrière de missionnaire, a évangélisé 15 tribus sauvages dont voici les noms: Shawamish, Seachelt, Staloh, Tlayamen, Tlosh, Lillout, Tholston, Shushivop, Okanagan, Semilkameen, Yakima, Chilcotine, Tatenin, Yobgonontan et Porter.

Partout dans ces missions, il a laissé les plus chers souvenirs dans le cœur des sauvages qu'il a eu le bonheur et la gloire d'appeler à Dieu.

Sa Grandeur Mgr Augustin Dontenville, O. M. I., coadjuteur du diocèse de New-Westminster et successeur de Mgr. Durieu, est né le 4 juin 1857, à Bischweiler, diocèse de Strasbourg, Alsace.

Il fut ordonné le 30 mai 1885, fut élu évêque titulaire de Germanicopolis le 3 avril 1897 et sacré évêque coadjuteur de New-Westminster le 22 août 1897 par Sa Grandeur Mgr. L. A. P. Langevin, archevêque de St. Boniface.

Nous avons trop tôt exprimé notre satisfaction de voir que MM. Greenway et McMillan, les délégués manitobains, s'en retournaient les mains vides. M. Laurier a bien fait mine de refuser leur demande de se voir confier l'administration du fonds prove-

nant de la vente des terres scolaires, mais c'était pour arriver au même but, ou à quelque chose d'équivalent, par une voie détournée. Laissons la parole au correspondant parlementaire de la *Presse* :

Le gouvernement fédéral vient de passer un ordre en conseil, qui n'est pas sans arrière-pensée et qui est la suite de la démarche de MM. Greenway et McMillan, pour demander au gouvernement fédéral de remettre aux mains du gouvernement provincial les terres qui constituent le fonds des écoles du Manitoba.

Il y a plusieurs manières d'écorcher un chat, et Sir W. Laurier a bien des façons d'arriver à son but, sans faire crier les écorchés. Ici ce sont les catholiques du Manitoba qu'on écorche. Ostensiblement, Sir W. Laurier a refusé catégoriquement le transport au gouvernement provincial des terres constituant le fonds des écoles, mais d'un autre côté, on apprend aujourd'hui qu'il a fait passer un ordre en conseil permettant au gouvernement provincial d'entreprendre l'irrigation des terres du fonds des écoles du Manitoba.

C'est là que se montre le bout de l'oreille. Voilà le gouvernement Greenway introduit dans la gestion du fonds des écoles. La suite est facile à deviner. Dans deux ou trois ans, le gouvernement Greenway aura amélioré les terres scolaires, il demandera une compensation. Personne ne suppose qu'il va faire ces dépenses-là pour des terrains dont il ne reçoit qu'un intérêt précaire. Eh non, le coup, le coup est bien joué. Lorsque les dépenses encourues en vaudront la peine, M. Greenway demandera à être remboursé ou à s'emparer des terres, pour se dédommager. Sir W. Laurier résistera pour la forme, et finalement cédera. M. Greenway sera alors arrivé au comble de ses vœux et, par une ligne courbe souvent plus rapide que la ligne droite, il aura englobé le patrimoine dont les catholiques prétendent avoir leur part.

Ah ! le tour est finement conçu.

Que d'habileté pour arriver à commettre une mauvaise action ! Que de fourberie, plutôt ! Avec la moitié moins d'ingéniosité et un peu plus de détermination et de courage, il y a longtemps que M. Laurier eût réglé à fond la question des écoles.

Souhaitons que ce gouvernement de malheur du Manitoba disparaisse au plus tôt, puisque les deux gouvernements alliés s'entendent comme larrons en foire pour consacrer la plus abominable des spoliations. Aussi bien les élections générales auront lieu très prochainement dans la province de l'ouest. Les catholiques manitobains vont sans doute s'organiser pour chasser du pouvoir le persécuteur qui a ajouté à leur endroit la fourberie à la brutalité. Ils ne sauraient être plus mal avec n'importe quel autre gouvernement, et en cassant les reins à la funeste alliance du gouvernement provincial avec le gouvernement fédéral, ils y gagneront toujours de voir cesser les complaisances du pouvoir central, tel

qu'actuellement constitué, envers un pouvoir qui s'est mis en dehors de la constitution du pays.

AUX ETATS-UNIS

Des conventions de catholiques de langue allemande ont eu lieu récemment dans différents Etats, notamment dans les Etats de l'Illinois, du Missouri et de la Pennsylvanie. Nous n'avons pas encore de compte-rendu de leurs délibérations.

S'il faut s'en rapporter au témoignage d'hommes compétents à en juger, les écoles publiques des Etats-Unis, que certains réformateurs canadiens admirent tant, seraient entrées depuis quelques années dans une période de déclin. C'est ainsi que M. James Henderson, un homme qui a beaucoup voyagé et qui a comparé les divers systèmes, écrivait récemment dans le *Sun*, de New-York :

Il y a quelque chose de défectueux dans votre système d'instruction publique. Il est indéniable qu'un enfant de dix ans, instruit dans une école publique en Angleterre, en Ecosse ou au Canada, est plus avancé et infiniment mieux renseigné en fait d'arithmétique, d'histoire, de géographie et d'autres connaissances utiles et indispensables que ne l'est un enfant de quatorze ans ici.

M. G. Trumbull Ladd, professeur de philosophie à l'Université de Yale, dans son "Essai sur l'enseignement supérieur" publié tout récemment, fait à peu près les mêmes constatations. Il trouve très mince le bagage des connaissances les plus élémentaires possédé par un enfant de douze ou quatorze ans, qu'il ait été formé dans une école publique ou privée. Il ne peut parler, lire ou écrire sa propre langue sans commettre les plus grosses fautes. Il ne connaît rien ou à peu près de notre système planétaire, bien qu'il ait appris une liste interminable de noms de montagnes, de rivières et de villes à prononciation impossible. Il n'a pâli sur les chiffres que pour arriver à être embarrassé et réduit à quia, dès qu'on lui pose la moindre question d'arithmétique pratique qui exige une nouvelle combinaison des règles.

M. Spoad, parlant des écoles de la campagne, dit qu'elles sont tout simplement impossibles à qualifier. Et que d'autres témoignages du même genre on pourrait invoquer! Et voilà pourtant ce que produisent ces écoles *pratiques* si vantées par

nos progressistes ! En vérité, ce n'est pas seulement le souci de leurs convictions religieuses que négligent les parents catholiques assez dénués du sens catholique pour envoyer leurs enfants aux écoles publiques.

S. G. Mgr. Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans et délégué apostolique à Cuba et à Porto-Rico, va consacrer dans sa cathédrale le premier évêque des Etats-Unis à Porto-Rico, le R. P. Jacques Blenk, de la Société de Marie, nommé à cet évêché.

Le *Catholic Sentinel*, de Portland, annonce que la nomination de Mgr Christie, évêque de Vancouver, au siège métropolitain d'Oregon City, est aujourd'hui officiellement confirmée.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Don Albertario vient d'être mis en liberté et de reprendre la direction de l'*Osservatore Cattolico*. Nous nous proposons de parler plus longuement de ce brave dans une prochaine livraison.

—M. Nicolas Notovich, un russe schismatique, a récemment publié sur la pacification de l'Europe, un ouvrage important auquel la Conférence de la Paix, qui tient actuellement ses séances à la Haye, donne une actualité saisissante. On sait que le Pape n'a pas été invité à cette conférence.

M. Notovitch, traitant de l'établissement d'un tribunal pacificateur, écrit avec raison ces remarquables paroles :

Si le siège du tribunal offre un intérêt majeur, le choix de son président est d'une importance capitale. Si ce président appartient à une nation faible, il est dénué de prestige, quel que soit son mérite personnel, parce qu'en pareil cas la valeur de la fonction l'emporte sur la valeur de l'homme. S'il appartient à une nation forte il devient suspect ; il est mêlé directement ou indirectement à presque tous les litiges soulevés et, par là, semble incapable de se prononcer en toute impartialité d'esprit.

Il faut donc que ce président soit le délégué d'un souverain plus que tout autre désireux du maintien de la paix générale, n'ayant en jeu aucune question politique à régler, assez puissant pour soulever le monde d'une parole, trop dépourvu de ressources pour arrêter un seul bataillon en marche, j'ai nommé le Pape.

Ses frontières sont illimitées et elles sont en même temps contenues dans un palais, une église et un jardin. On l'écoute

avec déférence dans les cinq parties du monde et à genoux dans quelques-unes ; il ne pourrait cependant commander à un colonel de combattre pour sa cause sans s'exposer à être désobéi. Il a à cœur la prospérité de la race latine, mais les races slave, germanique, anglo-saxonne ne l'intéressent pas à un moindre degré.

Il les protège toutes également et aucune—même celles qui ne croient pas à sa mission divine—ne se soucie de diminuer son prestige et d'affaiblir son autorité, car toutes comptent de ses adhérents parmi leurs nationaux, et c'est lui qui leur ordonne de ne troubler en rien la tranquillité des Etats où ils vivent à l'abri des lois.

Sa doctrine, du reste, peut se résumer en deux mots : l'amour du prochain, et la paix est la condition même de l'amour du prochain.

Le Pape doit donc être le président perpétuel du tribunal pacificateur.

—Dans la *Rassegna nazionale* de Florence, un écrivain monarchiste étudie la conduite tenue par l'Italie officielle en exigeant l'exclusion du Souverain Pontife de la conférence de la Paix. Voici la conclusion de son article :

En résumé, qu'on examine notre situation intérieure ou extérieure, la conduite du gouvernement n'a été ni opportune ni sage. Cette hostilité systématique et inutile vis-à-vis du Pape rallume chez les catholiques d'Italie toutes les colères, toutes les indignations, juste au moment où le péril est plus grand, où les menaces des différents partis subversifs et révolutionnaires se font plus ardentes et plus sérieuses.

A l'extérieur, nous avons fait entendre une note discordante, en nous isolant de l'opinion publique, de l'opinion des gouvernements et des peuples, dont pas un ne s'opposait à l'intervention du Pape ; nous nous mettons mal avec le tsar qui la désirait vivement ; nous assumons la tâche ingrate de nous opposer au Saint-Siège dans l'une de ses aspirations les plus nobles et les plus élevées : nous nous rendons odieux aux catholiques du monde entier en faisant croire que nous combattons l'idée religieuse sans trêve ni raison ; nous montrons que nous repoussons dans un congrès la présence du Pape, alors que nous devons y souffrir le représentant de l'empereur de Chine qui vient de nous humilier, du Pérou et de l'Equateur qui n'ont pas encore voulu reconnaître le royaume d'Italie. Le gouvernement italien se vante d'un succès qui ne présente point de difficultés, et qui ne rencontre point de sympathies ; dont on ignore les motifs, dont on ne voit pas les conséquences.

On sait que le gouvernement hollandais, répondant, à une interpellation des députés catholiques, a déclaré que le Pape n'ayant pas été invité depuis 1870 aux conférences internationales, sa non-invitation pouvait être regrettée, mais ne devait pas surprendre.

—Voici, paraît-il, la liste des prélats qui seront créés cardinaux au prochain consistoire :

Mgr. Ciasca, secrétaire de la Propagande ; Mgr. Mathieu, archevêque de Toulouse ; Mgr. Missia, archevêque de Goritz ; Mgr. Casanova, archevêque de Santiago, au Chili ; Mgr. Richelmy, archevêque de Turin ; Mgr. Portanova, archevêque de Reggio Calabria ; Mgr. Francica-Nava di Bontifé, archevêque de Catane et nonce apostolique à Madrid ; Mgr. Casali del Drago, patriarche d'Autriche, et vice-gérant de Rome ; Mgr. Cassetta, patriarche de Lépante, assesseur du Saint-Office ; le P. Vives da Llevaueras, capucin espagnol, définitiveur de son ordre, et consultant de plusieurs Congrégations romaines ; le P. Cormier, dominicain français, procureur général de l'ordre, à Rome.

—Le grand jubilé de l'an prochain sera le premier de ce genre célébré depuis 1825, ainsi que le rappelle Léon XIII dans sa bulle d'indiction. A l'époque où aurait dû régulièrement être proclamé le jubilé subséquent, 1850, le Pape était à Gaëte et l'Eglise souffrait encore des blessures que lui avait infligées la révolution romaine. En 1875, Pie IX n'ordonna pas le jubilé, craignant que les catholiques qui visiteraient la Ville Eternelle ne fussent insultés.

* Grande fête religieuse à Naples le 6 mai à l'occasion du miracle qui se renouvelle deux fois chaque année depuis des siècles, de la liquéfaction du sang de saint Janvier.

FRANCE.—Deux congrès très importants ont eu lieu récemment à Lyon et à Paris. Nous en parlerons avec détails dans notre prochaine livraison.

Nous sommes à la veille de la plus terrible lutte que l'on ait jamais projeté de faire en ce siècle contre les catholiques de France.

ANGLETERRE.—Un indice des modifications qui s'opèrent dans l'état d'esprit des Anglais : il y a dix ans, le monde officiel anglais n'avait aucun rapport direct avec la hiérarchie catholique ; il y a quelque temps, l'ambassadeur anglais près le Quirinal donnait un grand dîner en l'honneur du cardinal Vaughan, alors de passage à Rome.

Notons à ce propos que Mademoiselle Singleton, belle-fille de l'ambassadeur, Lord Currie, s'est récemment faite catholique.

—Shakespeare, le géant de la littérature anglaise, est l'un des hommes privilégiés dont le souvenir demeure éternellement jeune ; mais, comme le grand poète de la Grèce antique, son his-

toire est entourée de mystère. On a soutenu, on soutient encore que le véritable auteur de tant de chefs d'œuvre ne serait autre que François Bacon, et personne ne paraît encore savoir à quelle religion appartenait le grand écrivain.

Un oratorien anglais, le R. P. Sébastien Bowden, vient d'écrire un livre où il étudie le théâtre de Shakespeare à ce dernier point de vue. Voici la conclusion à laquelle aboutit le P. Bowden :

Le témoignage qui résulte des écrits de Shakespeare, quelque incomplet qu'il puisse être, fait ressortir, selon nous, deux points clairement. Le premier, c'est qu'il n'était pas du côté des vainqueurs de son temps, ni en politique, ni en religion ; qu'il évitait avec soin ces appels aux préjugés populaires touchant les moines et les religieuses, les papes et les cardinaux, qui constituent l'élément comique dans un grand nombre de pièces de son époque ; bien plus, toutes les fois qu'il a adapté à la scène quelque pièce ancienne, il a toujours eu soin d'en faire disparaître tous les traits de satire contre la vieille religion. En second lieu, les preuves ne manquent pas pour établir que non seulement il avait l'habitude d'exalter l'ancien ordre de choses, mais encore qu'il dépréciait systématiquement le nouveau. "Lorsqu'il jette un coup d'œil sur son époque, dit-il (Sonnet No. 66), il ressent une angoisse qui lui fait souhaiter la mort". Il tient à ses contemporains un langage analogue à celui de John Nichols, langage dont le ton rappelle celui des sermons catholiques du temps.

—C'est le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, qui prononcera le sermon de circonstance, lors de l'inauguration de la nouvelle cathédrale de Westminster, actuellement en cours de construction et qui, espère-t-on, pourra être livrée au culte au mois de septembre de l'année prochaine, à l'occasion des fêtes du cinquantenaire du rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre.

—Les Pères de l'Oratoire fêteront prochainement le jubilé de leur établissement à Londres.

SUISSE.—La campagne antimaçonnique s'étend à la Suisse. A Genève on demande l'adoption d'une loi disant : "Tout juge sera récusable s'il appartient à une société secrète dont les membres ont pris par serment l'engagement de se soutenir, et que l'une ou l'autre des parties en cause appartienne à la même association."

La proposition est appuyée par M. William Vogt, le fils du fameux matérialiste Karl Vogt.

ESPAGNE.—Un grand pèlerinage national eucharistique a eu lieu le 17 mai à Villaréal où sont le corps et le tombeau de saint Pascal Baylon que le Souverain Pontife a donné l'an dernier pour protecteur aux congrès et associations eucharistiques.

Ce fut une superbe manifestation de piété ardente.

—Les journaux d'Europe annoncent que Castelar est mort muni des sacrements de l'Eglise.

HONGRIE.—On croyait généralement, et nous nous sommes fait l'écho de cette opinion, que le nouveau premier ministre de Hongrie, M. de Szell, serait plus que son prédécesseur favorable aux intérêts catholiques. Il n'en est malheureusement rien. Il vient de faire adopter par les deux chambres hongroises, en dépit des protestations du clergé et des chefs catholiques, une loi qui lui permettra de frapper d'amende ou de la prison les prêtres qui ne tiendront pas en chaire pendant les périodes électorales une conduite plaisant au gouvernement.

CHINE.—Nous avons donné dans notre dernière livraison le texte du décret reconnaissant officiellement la religion catholique en Chine, ainsi qu'un extrait d'une lettre de Mgr. Favier, vicaire apostolique de Pékin, commentant ce document. Voici une lettre de M. Bettembourg, procureur-général de la Congrégation de la Mission, aux directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et qui jette encore plus de lumière sur le sujet :

Si, dit M. Bettembourg, les mots qui sont en tête de cette pièce officielle : *Que l'on se conforme à ce qui a été décidé !* sont bien, cette fois, l'expression de la vérité, il y a là un gros événement pour l'extension de la religion catholique et des missions en Chine ; son importance ne vous échappera pas. Je ne saurais oublier que l'Œuvre de la Propagation de la Foi, a, après Dieu, la plus grande part dans ce résultat ; aussi je tiens, à ce que vous, MM. les Présidents et les membres des Conseils centraux, en soyez les premiers informés. Permettez-moi de vous féliciter de ce succès et, par vous, tous les associés de l'Œuvre.

Peut-être estimerez-vous que cette situation nouvelle pour le christianisme en Chine exige des sacrifices nouveaux, un effort, des secours, plus considérables ; je le crois aussi et, j'ose ajouter, je l'espère.

Du reste, Mgr Favier, comme conclusion à la pièce impériale, ajoute que " déjà les nouveaux convertis ne se comptent plus ; ce sont des régions entières qui veulent se faire catholiques ! il semble que l'époque de la conversion des Chinois est proche."

Dieu l'entende ! Mais pour nous, puisque le paganisme tombe et n'est plus l'ennemi séculaire en Chine, n'est-il pas l'heure de

garder au prix des plus grands sacrifices la tête du mouvement qui se dessine ? Si nous hésitons, notre place ne sera-t-elle pas demain occupée par le protestantisme international qui nous guette ?

MADAGASCAR.—Le R. P. Castet, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission de l'Emytne, vicariat apostolique de Madagascar central, adressait récemment aux *Missions catholiques* une lettre très intéressante sur les luttes et les progrès de l'apostolat catholique dans cette région. Nous en extrayons les passages suivants :

Les œuvres de la Mission sont toujours prospères, malgré les efforts du protestantisme. Le calvinisme français aurait par lui-même une médiocre influence s'il ne marchait la main dans la main avec toutes les sectes protestantes, établies à Madagascar, quelles que soient la couleur de leur drapeau et les nuances infiniment variées dans leur symbole.

Le *Journal des Missions évangéliques*, au mois de janvier dernier, a relaté les résolutions prises dans une réunion tenue à Tananarive, et signalé, comme un des actes les plus importants du Congrès, le pacte d'union fraternelle conclu entre tous les ministres du pur Évangile, Français, Anglais et Norwégiens ; les Anglicans ne sont pas nommés parmi les membres de cette association : serait-ce que leur symbole, malgré ses mutilations, garde encore des traces trop visibles de ressemblance avec le symbole de la foi catholique ?... Cette union des calvinistes français avec les ministres de nationalité étrangère fait bénéficier les nouveaux venus de l'influence acquise par leurs confrères, à une époque où le gouvernement malgache s'abritait sous le manteau de la *prière anglaise*. Cette influence, sérieusement atteinte dans les provinces, est encore puissante dans la ville même de Tananarive, où les familles autrefois en vue conservent de chaudes sympathies pour la religion du passé et ceux qui la représentaient.

Pendant ce temps, notre sainte religion fait des conquêtes même en ville, dans cette société si réfractaire à l'influence catholique et française. Quelques protestants de marque et de bonne culture sont passés dans nos rangs et l'un d'eux est devenu un de nos collaborateurs les plus intrépides dans la presse catholique de Tananarive. Un autre, ancien Évangéliste, ayant eu sous ses ordres une petite armée de 10,000 protestants, vient de rompre ouvertement avec l'hérésie et, dans un article profondément ému, où il explique sa conversion, il adresse un vibrant appel à ses frères égarés pour les faire entrer dans l'Arche du Salut.

Un autre, ancien Évangéliste aussi et jadis tout puissant dans la vaste région du Vonizongo, a fléchi l'orgueil de sa nature et de sa haute caste, pour devenir, à l'âge de 50 ans, l'humble élève de nos catéchistes indigènes ; il a été baptisé sous condition, il y a quelques mois, et aujourd'hui, il se prépare avec ferveur à recevoir la sainte Communion.

Je pourrais en nommer plusieurs autres de belle intelligence qui se disposent à dépenser leur dévouement pour la religion naïgère objet de leur mépris et de leur colère.

.....
 La conversion des Malgaches a commencé par la population pauvre et rurale ; les modestes habitants des campagnes se sont donnés en masse à la religion catholique partout où nous avons pu paraître et leur montrer la voie du salut. Les habitants de la ville, plus fiers et plus intéressés, offrent plus de résistance à la grâce de Dieu, qui glisse sur les cœurs endurcis par l'orgueil. Mais cette conversion se fera, puisque Dieu la veut ; le cœur des enfants, si nombreux dans nos écoles de Tananarive (aujourd'hui 3,200), sera la terre vierge et féconde où germera le grain de sénevé, destiné à devenir un arbre géant et à couvrir, de son ombre bienfaisante, la capitale tout entière.

Tous les secours humains nous manquent : la politique se montre parfois hostile, l'inconduite nous maudit, le préjugé nous dénigre, l'indifférence nous dédaigne, l'hérésie nous enveloppe de sa haine séculaire, la franc-maçonnerie nous traque, mais l'Eglise nous encourage et la prière des âmes justes nous soutient. Aussi, le cœur plein d'espérance, nous laissons passer les orages, et si nous savons condescendre à toutes les faiblesses, nous ne saurons jamais incliner, devant l'erreur ou l'impiété, le drapeau victorieux de la Foi.

— Ces renseignements seront complétés par un extrait d'une lettre adressée à la *Croix* par Mgr Corbet, vicaire apostolique de Madagascar-Nord, un vicariat récemment érigé. Le vénérable prélat écrit :

Je savais bien, en répondant à l'appel de mon Supérieur général et du Souverain Pontife, que je prenais sur moi une lourde charge :

Commencer une mission à Madagascar, sur une étendue de plus du tiers de la France, sans d'autres ressources que celles de la charité, c'était une entreprise au-dessus des forces humaines. Les apôtres n'étaient pas dans de meilleures conditions quand le divin Maître leur a dit : "Allez, évangélisez toutes les nations."

J'ai visité toutes les provinces de ma vaste juridiction : au Nord, Diégo-Snarez, siège du point d'appui de la flotte ; à l'Ouest, Nossi-Bé, comprenant 2 cercles militaires, et Majunga, avec 5 cercles militaires, jusqu'au 18e parallèle ; à l'Est, les provinces de Vohémar, Maroantsétra, Sainte-Marie et Ténérive, jusqu'au dessous du 18e degré. Partout, dans ces provinces, on désire le missionnaire, mais partout on est sans ressource.

En attendant que je puisse envoyer les missionnaires qu'on demande, j'envoie, autant que possible, des catéchistes et je voudrais, à l'exemple de nos ennemis, recourir à l'apostolat de la presse.

Mais il me faudrait, pour cela, une imprimerie et des personnes capables de la diriger. Les personnes pourraient exercer autour d'elles un certain apostolat de la parole, tout en préparant

des feuilles nombreuses, des tracts appropriés à nos noirs et qu'on expédierait dans toutes les directions.

NATAL.—Les *Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* nous apportent dans leur livraison de mai, le texte d'une lettre adressée au Supérieur général de la Congrégation par un missionnaire d'Afrique, le R. P. Le Texier, à l'occasion des noces d'or d'oblation religieuse de Mgr. Jolivet, O. M. I., vicaire apostolique de Natal. C'est un document fort intéressant et dont nous allons faire de larges extraits.

Après avoir esquissé la physionomie, très attachante, d'un groupe de missionnaires oblats, le P. Le Texier ajoute :

Mais il y avait au milieu de nous quelqu'un qui racontait mieux et qui savait plus d'histoires que nous tous, quelqu'un qui avait voyagé plus que nous tous et qui connaissait toutes nos missions et d'autres encore. Aujourd'hui ses missionnaires étaient venus prendre part à sa joie ; mais, souventes fois le vieil évêque avait dû partir pour leurs missions lointaines, partager leurs difficultés et leurs peines. Après des journées, des mois de voyage, en voiture, en charrette ou à cheval, le vieillard à cheveux blancs arrivait dans la pauvre mission qui ne marchait pas, malgré tous les efforts : le missionnaire était triste, presque découragé. Pendant un ou plusieurs jours, dans une misérable cabane, l'évêque partageait avec le missionnaire son frugal repas : on causait, on cherchait les remèdes à la situation ; les difficultés s'aplanissaient peu à peu, l'horizon paraissait moins sombre et le courage revenait au cœur du missionnaire. L'évêque pouvait alors partir. En quittant la mission, il donnait l'aumône de la Propagation de la Foi et il laissait tomber de son cœur paternel, dans une dernière bénédiction, ces paroles encourageantes : "Ça ira bien désormais, n'est-ce pas ?"

En 1875, l'évêque de Belline venait à Natal commencer cette période de sa vie qui a été pour lui et pour le Sud de l'Afrique l'âge d'or que nous couronnons aujourd'hui. Il succédait à Mgr Allard qui, quelques années après, rendait saintement son âme à Dieu dans une visite au Saint Sacrement. Le vicariat de Natal s'étendait alors depuis le Zambèse jusqu'à la rivière Orange. Dans cet immense territoire, où l'hérésie protestante avait déjà ses forteresses et ses adeptes, l'Eglise catholique ne possédait que quelques chapelles bien éparses et bien pauvres et quelques écoles plus pauvres encore. A Durban le P. Sabon, à Maritzburg le P. Barret avaient leur petit troupeau ; mais rien n'était réellement prospère. Une poignée d'ouvriers apostoliques travaillaient aussi de l'autre côté du Drakensberg. Roma en Basutoland était fondée et venait de se former deux petites succursales. Kimberley et Bloemfontein avaient plusieurs années d'existence, sans être bien florissantes. Et c'était en 1875, tout ce que nous possédions dans le Sud de l'Afrique.

La tâche était immense et les ressources bien médiocres ; les ouvriers vaillants mais peu nombreux. Oh ! ils furent heureux,

j'imagine, il y a vingt-cinq ans, ces ouvriers de la première heure qui avaient tant prié et tant souffert en voyant arriver ce messager du ciel, qui devait, par la force de son génie et de sa foi, créer les œuvres que nous admirons aujourd'hui.

On ne fut pas longtemps avant de constater les effets de sa sage administration. Les anciennes missions se transformèrent rapidement, et de nouvelles se fondent régulièrement chaque année. On sent une nouvelle sève dans l'arbre de l'Eglise d'Afrique. Monseigneur visite son immense vicariat ; partout où il passe, il fait du nouveau et il fait du bien. C'est dans l'admiration de cette activité prodigieuse, de cet épanouissement d'œuvres, de ces fondations sans nombre, qu'un brave Irlandais appelait Mgr Jolivet : *the mighty great little bishop*, le grand et vaillant petit évêque. En effet, en quelques années, l'état des choses change tellement qu'il nécessite la création d'un nouveau vicariat et de deux nouvelles préfectures apostoliques. Le Free State, le Transvaal et le Basutoland sont détachés de Natal, que Monseigneur se réserve.

NOUVELLE CALÉDONIE.—Tous les agents coloniaux français n'ont pas la sagesse de se conformer au fameux mot d'ordre de Gambetta. Il en est qui exportent leur anticléricalisme, ainsi que le prouve cet extrait d'une lettre adressée à la *Croix* par une personne très autorisée :

Mais, pour améliorer la situation de l'indigène, il ne faudrait pas,—comme le fit M. Feillet, gouverneur de la colonie, qui, passant, il y a un an, dans la grande tribu de Bondé (tout à fait au Nord), une des plus sauvages—se détourner, avec affectation, de la case du missionnaire, seul représentant de la civilisation, ni assembler les indigènes pour les engager à “ ne pas écouter le Père.”

Depuis, cette mission est en désarroi.

Le même procédé a été suivi partout plus ou moins ouvertement par les agents de l'administration, et je ne qualifierai pas le procédé employé par M. Teillet, qui, dans une récente conférence à la Sorbonne, déclarait que les missionnaires ont rendu de grands services, qu'ils avaient de l'influence sur les indigènes, mais qu'ils l'ont “malheureusement” perdue!

BRÉSIL.—Un correspondant de la *Croix* au Brésil adresse à notre confrère parisien une longue lettre dans laquelle il énumère les résultats qu'attendent pour l'Eglise les populations du Brésil, à la suite du Concile que tiennent actuellement à Rome les évêques de l'Amérique du Sud.

Nous en faisons de larges extraits :

SOUSSION ET AMOUR AU SAINT-SIÈGE.—Tel sera, sans aucun doute, pour le Brésil, un des fruits de ce Concile.

Ce pays a été pendant quelque temps, il y a quelque soixante ans, un des boulevards du régéralisme ; on y discutait la séparation

de Rome, l'établissement d'une Eglise nationale, l'abolition du célibat ecclésiastique, et jusqu'en 1889, le gouvernement, comme celui de Joseph II en Autriche, s'arrogeait le droit de nommer les chanoines honoraires, tout en le niant aux évêques, de régler leurs insignes, de soumettre à son "placet" les actes du Saint-Siège, et même de décider certaines questions de doctrine.

Tout est bien changé heureusement : la République du moins nous a délivrés du *Joséphisme* : les évêques, dont plusieurs ont fait leurs études à Rome, professent les saines doctrines. Mais la mauvaise semence n'est pas encore complètement morte.

La grande voix de Léon XIII n'arrive pas toujours aux fidèles et bien souvent les encycliques ne sont ni publiées ni lues dans les paroisses.

Cette froideur relative et qui est loin d'être universelle vient de la distance qui nous sépare de Rome ; elle disparaîtra, comme par enchantement, dès que les évêques auront vu Rome et auront pris, sous la bénédiction du Saint-Père, les mesures nécessaires pour rattacher plus étroitement encore leurs diocèses à l'Eglise reine et maîtresse.

* *

SANCTIFICATION DU CLERGÉ.—Il y a bien encore, et un peu partout, quelques abus, mais qui disparaissent peu à peu. Rome et Paris ont puissamment aidé à former de bons prêtres, pour le Brésil.

"Vu les circonstances particulières dans lesquelles nous nous trouvons, je ne crois pas qu'il soit opportun de fonder un Séminaire dans chaque diocèse ; peu de ressources dans beaucoup d'endroits du Brésil, encore moins de vocations, quelques élèves à peine.

"Nos futurs prêtres ont besoin d'être un peu dépaysés et isolés de leurs familles et de leurs amis.

"On devrait même choisir pour y établir le Séminaire brésilien, non pas une grande ville, mais une petite ville ou même un village, au centre du pays et dans un climat tempéré, à Minas, par exemple, où le milieu est excellent. Tout au plus, pourrait-on établir deux Séminaires, un pour la province de Rio, au Sud ; un autre pour celle de Balsia, au Nord, mais le Séminaire unique nous donnerait un clergé meilleur, plus uni et, grâce aux ressources de tous les diocèses pourrait être un établissement modèle avec d'excellents professeurs. Avec un Séminaire établi en Europe il suffirait, d'ailleurs, pour tous les aspirants au sacerdoce du Brésil."

Autre nécessité : celle d'avoir quelques Petits Séminaires centraux, ici et en Europe où le port de la soutane serait obligatoire et où on s'occuperait exclusivement de former des prêtres.

* *

LES ORDRES RELIGIEUX.—Nous avons aussi besoin de religieux pour nous aider et nous édifier, pour être nos confesseurs et nos modèles.

Il y a des Lazaristes à Rio, à Minas, à Bahia, à Cara ; des Capucins à Maranhao et à Cara ; des Dominicains à Goaz ; malheureusement, le diocèse de Para n'en possède plus. Les Pères du Saint-Esprit sont allés dans l'Amazone où ils viennent de fonder

un orphelinat, et les quelques Capucins que le gouvernement a fait venir s'occupent des colonies agricoles où ils reçoivent et instruisent les Indiens.

LA FRANC-MAÇONNERIE.—Enfin, le clergé se demande quelle conduite il doit tenir envers la Franc-Maçonnerie. Sans doute, il est peu belliqueux et ne prétend pas recommencer la lutte de 1873. Mais, après tant d'Encycliques des Souverains Pontifes condamnant la secte, il soupçonne qu'il a autre chose à faire qu'à entermer avec tous les honneurs religieux et devant des insignes maçonniques, un grand maître adjoint honoraire, 33e., mort subitement sans marque de repentir et sans sacrements, après avoir signé des diplômes de la Loge.

**

Il est bien inutile de vous déclarer que mon intention n'est pas de préjuger les décisions du Concile.

Je me borne à répéter ce que disent les plus sages et les meilleurs, et j'attends avec confiance et respect l'occasion de m'incliner devant les ordres et les directions de NN. SS. les évêques.

**

En résumé, le Concile des évêques de l'Amérique latine sera un événement dans l'histoire du Nouveau-Monde et dans celle de l'Eglise, en même temps qu'une nouvelle gloire du pontificat de Léon XIII. Grâce à la sagesse du Pape, à la docilité et à la prudence des évêques, voire même aux conseils éclairés de prélats qui connaissent les républiques sud-américaines, comme S. Em. le cardinal Gotti, Mgr. Guidi et Mgr. Macchi, anciens ou actuels internonces dans ces pays, les abus seront redressés, les liens entre les nations latines, que la Franc-Maçonnerie et le protestantisme voudraient jeter—pour pouvoir mieux les écraser et les pervertir—dans les bras des Etats-Unis deviendront plus étroits et plus forts; une nouvelle force, un nouveau zèle animeront les évêques, et à leur retour et par leur intermédiaire, de nouvelles grâces couleront sur les clergés et les peuples qui béniront à l'envi le grand nom de Léon XIII.

EQUATEUR.—Nous lisons dans la *Croix du Chili* portant la date du 1er avril, la note suivante :

Le président Alfaro a reconquis le terrain perdu. La révolution qui travaillait pour le rétablissement de l'ordre, de la justice, de la liberté et de la religion a été complètement vaincue, ses troupes sont dispersées. Ce n'est que pour un temps; et avant la fin de l'année de nouvelles luttes fratricides ensanglanteront la patrie de Garcia Moreno.

PÉROU.—Les dépêches annoncent l'élection de M. de la Romana à la présidence du Pérou. M. de la Romana est un grand catholique.

Bravo!

5 juin 1899.